L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

PARAIT NO. 73, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

VENDREDI MATIN, 19 JUILLET.

FEUILLETON.

JULIA DE TRÉCŒUR.

PAR OCTAVE FEUILLET.

VI—(Suite).

Les collines boisées étaient si rapprochées du château qu'elles semblaient s'être étroitement rangées autour de lui, comme pour le protéger contre les vents du nord. Elles étaient d'un vert sombre, presque noir, et leurs flancs, couverts de bois touffus, descendaient jusqu'à la rivière, qui coulait au pied, dans un lit de roches et de cailloux. Elle était si claire, si limpide, qu'on pouvait compter les moindres pierres qui tapissaient son fond. Elle était si calme, si endormie, qu'elle ne reflétait pas même les étoiles. Elle ressemblait à un miroir noir, dans lequel on aurait craint de se mirer.

Le château, bâti en briques rouges, avec des chaînes de pierres blanches, était flanqué de quatre tourelles, dont deux, placées aux angles de la façade, étaient rondes, et deux, placées aux angles du fond, étaient carrées. Il était précédé d'une cour d'honneur, fermée par une grille de fer, et entourée de communs. Derrière, s'étendait un grand parc, qui montait en pente douce jusqu'à la crête des collines. Le parc était traversé par une allée de tilleuls, qui aboutissait à un rond-point, d'où l'on découvrait la rivière et la vallée.

Le château était entouré de fossés pleins d'eau, qui baignaient le pied de ses murailles. Ces fossés, qui avaient autrefois servi à la défense de la place, étaient maintenant remplis de nénufars et de roseaux. Ils étaient traversés par deux ponts, dont l'un, jeté devant la grille d'honneur, était fixe, et dont l'autre, jeté devant la porte de derrière, était mobile. Ce dernier pont, qui était relevé, fermait l'entrée du château.

Le château était habité par le baron de Trécœur, sa femme, sa fille Julia, et quelques vieux serviteurs. Le baron était un ancien officier de marine, qui avait fait la guerre de l'Indépendance. Il avait été blessé à la bataille de la Chesapeake, et il avait quitté le service avec le grade de capitaine de vaisseau. Il était chevalier de Saint-Louis et de Cincinnatus. Il avait épousé, en 1784, une jeune fille de Philadelphie, qui était venue en France avec le général Washington. Elle était morte en 1790, après avoir donné le jour à une fille, qui fut baptisée sous le nom de Julia.

Le baron de Trécœur était un homme de cinquante-cinq ans, d'une taille élevée, d'une figure noble et sévère, d'un caractère ferme et droit. Il était aimé et respecté de tous ceux qui l'approchaient, mais il était craint de ses serviteurs, qu'il gouvernait avec une autorité absolue. Il avait pour sa fille une tendresse profonde, mais il ne la lui montrait pas. Il était sévère pour elle, et il exigeait d'elle une obéissance passive. Il ne lui avait jamais permis de s'asseoir en sa présence, et il ne lui avait jamais adressé la parole sans se découvrir.

Julia avait alors dix-sept ans. Elle était grande, mince, élancée, et elle avait déjà toute la taille d'une femme. Elle était brune, avec des yeux noirs, pleins de flamme et de langueur. Elle avait le teint mat, les cheveux noirs et abondants, les mains et les pieds d'une petitesse extrême. Elle était vive, gaie, spirituelle, et elle avait une grâce naturelle, qui était le charme de tous ses mouvements. Elle était aimée de tous les habitants du château, et elle était adorée de sa mère.

Elle avait reçu une éducation très-soignée. Elle avait appris à lire, à écrire, à compter, à dessiner, à jouer du clavecin, à danser, à monter à cheval, à nager, à tirer de l'arc, à tirer des armes, à chasser, à pêcher, à nager, à ramer, à manœuvrer un canot, à manœuvrer un petit bâtiment à voile. Elle avait appris tout cela, parce que son père avait voulu qu'elle apprît tout cela. Elle avait appris aussi l'anglais, parce que sa mère avait voulu qu'elle apprît l'anglais. Elle avait appris enfin la religion, parce que sa mère avait voulu qu'elle apprît la religion. Elle avait appris tout cela, parce que sa mère avait voulu qu'elle apprît tout cela